



Les productions Hôtel-Motel présentent

(Dé)
tourner
sa langue

de Klervi Thienpont

Productions
HOTEL-MOTEL

REVUE DE PRESSE

« Klervi Thienpont se pose comme sujet de sa pièce. Non seulement comme autrice de ce mémoire qui est à l'origine du spectacle, mais aussi dans diverses postures liées à ses origines (belge et québécoise), à sa pratique (actrice), à sa vie de mère et de citoyenne. Pourtant, rien de narcissique dans cette démarche grâce à une bonne dose d'autodérision, qui permet de saisir la pertinence de ses réflexions. »

– JEU, revue de théâtre, Anne-Marie Cousineau

« [...] ce spectacle solo [...] est bourré de réflexions étoffées, de poésie, de points et de contrepoints, de points de vues divergents qui se valent de part et d'autre... et d'autres qui font réagir solide, voire souvent rire! »

– Théâtralités, Yanik Comeau

« Avec humour, sensibilité et fougue, Klervi Thienpont livre un monologue de plus d'une heure. Elle fait appel à sa riche expérience de comédienne pour interpréter de nombreux rôles. Par moment, elle crée des dialogues entre personnages. Elle évoque son enfance, sa vie de mère. Elle nous plonge dans des mises en scène avec les membres de sa famille ou bien dans le cadre d'une soirée au karaoké. Elle se sert d'accessoires, le tout accompagné d'une présentation PowerPoint, parce que la conférence universitaire n'est jamais bien loin. »

– Salon .ll., Eric Deguire

(Dé)tourner sa langue : Il n'est pas d'être sans accent!

JEU, revue de théâtre, Anne-Marie Cousineau, 12 avril 2024

PRESSE

<https://revuejeu.org/2024/04/12/detourner-sa-langue-il-nest-pas-detre-sans-accent/>

JEU
REVUE DE THÉÂTRE

REVUE CRITIQUES NOUVELLES ENTREVUES TRIBUNE BALADO ABONNEMENT ANNONCER

CRITIQUES

(Dé)tourner sa langue : Il n'est pas d'être sans accent !

PAR ANNE-MARIE COUSINEAU
12 AVRIL 2024



© Maxime Côté



S'installant dans la salle, le public découvre sur l'écran, qui constitue une grande part du décor, une citation d'Anne-Marie Beaudoin-Bégin (l'insolente linguiste) : « Le français est, au Québec, le principal vecteur d'identité. Car la langue, c'est beaucoup plus qu'un simple moyen de communication. C'est un outil social et culturel. [...] Dénigrer sa propre langue, donc, c'est dénigrer son identité. » Le propos de la pièce, l'insécurité linguistique au Québec, est ainsi affiché. Et dès l'entrée en scène de la comédienne et autrice, le ton est donné : ce ne sera pas triste.

La pièce commence comme une conférence faisant état des recherches effectuées par Klervi Thienpont pour son mémoire de maîtrise portant sur l'oralité de la langue au théâtre. Ce cadre sera rapidement débordé, détourné, telle la langue dans le titre. Plutôt que de suivre un chemin bien tracé, la pièce fera plusieurs détours. Sans jamais se perdre, cependant.

Le plan de la représentation, tant dans son contenu que sa forme, est annoncé par la conférencière qui en quatre points résume ce qu'elle a appris à l'université : « Faire des PowerPoint, du montage son, entrer en dialogue avec des chercheuses et des chercheurs, préciser ma pensée. » Tout cela est mis en œuvre dans *(Dé)tourner sa langue* par des montages visuels et sonores qui mêlent entrevues et anecdotes. Des poèmes, des karaokés, des saynètes parsèment la trame narrative d'une pièce qui conjugue des capsules linguistiques de Guy Bertrand avec *Africa* chanté par Rose Laurens (« A-fri-ca » devient ici « af-fri-quées », comme le sont, au Québec, les consonnes [dz] ou [ts] devant les i ou les u). Entre autres amalgames réussis. Petit à petit, de rendez-vous chez la psy aux souvenirs d'enfance parsemés de faux dialogues téléphoniques avec une amie imaginaire, l'actrice-autrice précise sa pensée. « La langue au Québec, c'est politique. Si tu dis bonjour-hi dans un magasin, c'est politique. »



© Maxime Côté

Lisette de Courval et moi

Klervi Thienpont se pose comme sujet de sa pièce. Non seulement comme autrice de ce mémoire qui est à l'origine du spectacle, mais aussi dans diverses postures liées à ses origines (belge et québécoise), à sa pratique (actrice), à sa vie de mère et de citoyenne. Pourtant, rien de narcissique dans cette démarche grâce à une bonne dose d'autodérision, qui permet de saisir la pertinence de ses réflexions.

Pourquoi, sur nos scènes, dès qu'il ne s'agit plus d'interpréter une pièce québécoise, doit-on adopter le français dit normatif ? Celui-ci est-il vraiment parlé quelque part ? Pourquoi ne reconnaissons-nous pas comme une richesse la diversité des accents en français, alors que cette même diversité, qui existe dans toutes les langues, ne gêne pas les locuteurs et locutrices anglophones, hispanophones... ?

Autant de questions qui trouvent la réponse, selon Klervi Thienpont, dans l'insécurité linguistique que vit le Québec devant l'omniprésence de l'anglais. La comédienne et autrice ne manque pas de souligner notre ambivalence sur cette question alors que, aux prises avec un statut de langue minoritaire sur ce continent, les gouvernements québécois refusent toujours de reconnaître la place des langues autochtones.

La pièce soulève surtout, comme manifestation de l'insécurité linguistique, les jugements moraux sur la qualité de la langue québécoise posés par ses propres locutrices et locuteurs. Pourquoi devrait-on corriger des expressions comme « tirer des roches à quelqu'un » par « le lapider » (extrait d'une capsule linguistique qui a fait éclater la salle de rire) ? Pourquoi est-il si difficile de reconnaître et accepter nos multiples accents ? Sur ce plan aussi, les attitudes peuvent être ambiguës. Ainsi, Klervi Thienpont raconte qu'elle a repris sa fille qui prononce des voyelles façon « hochelag », elles qui habitent Rosemont (autre éclat de rire), alors que « quand des acteurs et des actrices québécoises sonnent "Français de France", [elle] trouve que ça fait "Lisette de Courval" dans *Les Belles-sœurs*. »

(Dé)tourner sa langue est un plaidoyer pour la reconnaissance du français québécois et particulièrement d'une norme linguistique québécoise qui permettrait qu'on parle « avec notre accent dans une pièce qui se déroule ailleurs ». La boule disco que Klervi Thienpont tient à un moment dans la pièce, alors qu'on entend *Les gens de mon pays*, la métaphorise fort bien : une boule aux multiples facettes, questions, accents.



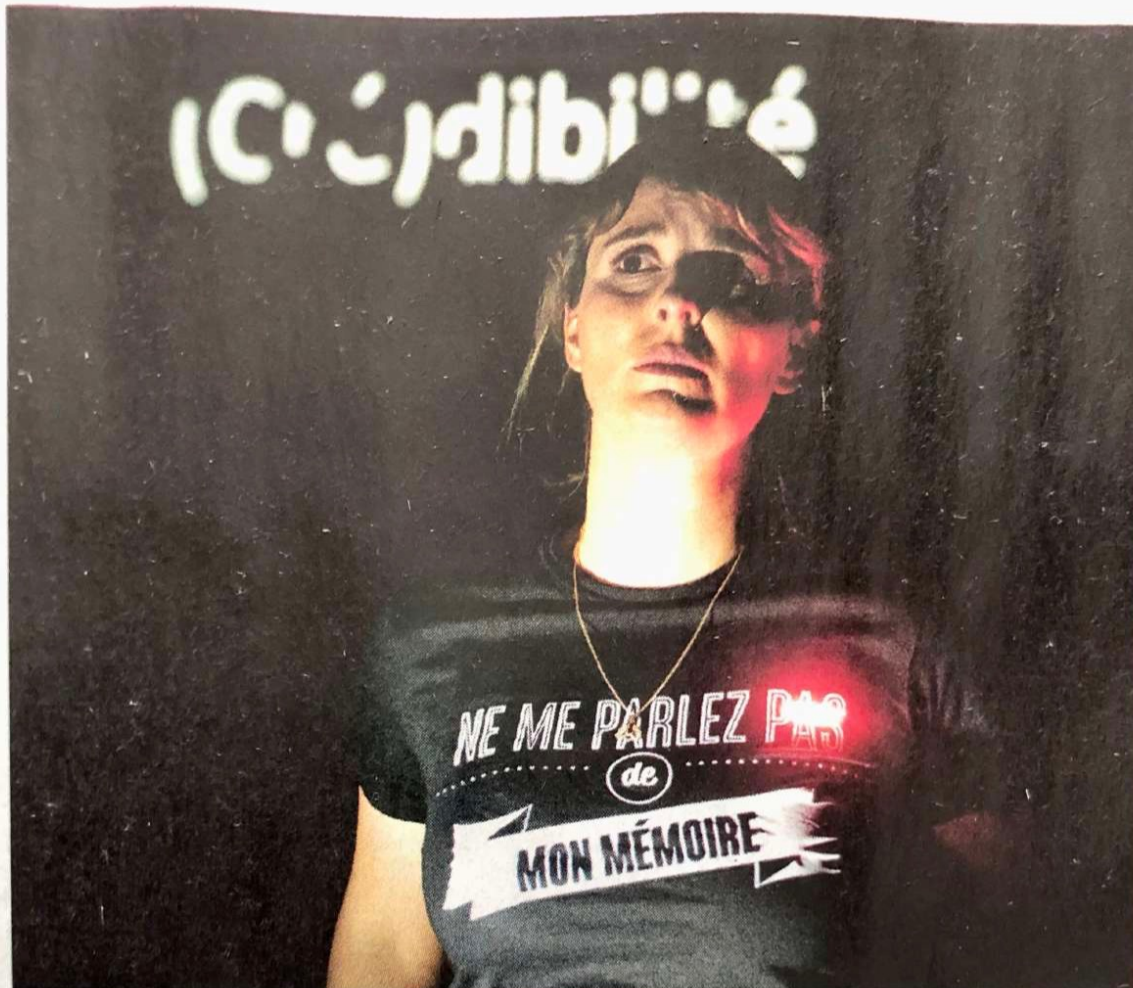
© Maxime Côté

(Dé)tourner sa langue

Texte, conception visuelle et sonore, mise en scène et interprétation : Klervi Thienpont. Assistance de création : Guillaume Deman. Direction de recherche : Marie-Christine Lesage. Conception d'éclairage, direction technique et régie : Thomas Godefroid. Conseil artistique et dramaturgie : Philippe Ducros. Poésie : Héléne Frédérick. Une production d'Hôtel-Motel présentée dans six Maisons de la culture jusqu'au 16 avril 2024 dans le cadre du CAM en tournée.

À PROPOS DE ANNE-MARIE COUSINEAU:

Anne-Marie Cousineau a enseigné la littérature et le théâtre au Cégep du Vieux Montréal et a longtemps collaboré aux *Cahiers du Théâtre Denise-Pelletier*. Elle a agi comme conseillère dramaturgique pour quelques productions théâtrales et a adapté pour le théâtre *Candide* de Voltaire et *Casse-Noisette* de Hoffmann. Elle est membre du comité de rédaction de *JEU*.



(Dé)tourner sa langue, la nouvelle création de Hôtel-Motel, est en tournée montréalaise du 9 au 16 avril dans divers lieux de la ville, à commencer par la Maison de la culture de Rosemont–La-Petite-Patrie. Ce solo de la comédienne Klervi Thienpont explore l'insécurité linguistique et la décolonisation de la langue française au Québec. Saynètes, karaoké, capsules linguistiques et bien plus sont de cette œuvre théâtrale hybride. Pour toutes les dates de la tournée, consultez productionshotelmotel.com.

«(Dé)tourner sa langue» de Klervi Thienpont : C'est une langue belle

BLOGUE

Théâtralités, Yanick Comeau, 14 avril 2024

<https://www.theatralites.com/post/th%C3%A9%C3%A2tre-d%C3%A9-tourner-sa-langue-de-klervi-thienpont-c-est-une-langue-belle>



Théâtre: «(Dé)tourner sa langue» de Klervi Thienpont: C'est une langue belle

par Yanick Comeau (Communik Média/ZoneCulture)

Comédienne formée au Conservatoire d'art dramatique de Québec où elle dit avoir eu une longueur d'avance sur ses confrères et consœurs de classe en matière de «français international», «normatif», «normé» peut-être grâce à sa mère belge, Klervi Thienpont a été élevée «en région» au Québec. Pourtant, rapidement, dans un processus d'audition, elle sera confrontée au fait qu'elle a «un accent». Ah oui? Lequel? Un accent européen? Pourtant... Et là, les neurones s'activent, les questionnements et les remises en question bouillonnent... jusqu'à en faire un argumentaire de mémoire de maîtrise : «(Re)penser la langue théâtrale sur les scènes québécoises : s'incarner pour mieux se dire».



Bien que Klervi Thienpont semble nous convoquer à une conférence donnée par une universitaire (ce qu'elle est, mais...), on se doute bien que nous sommes loin du banal PowerPoint commenté par une intellectuelle sans humour qui se prend un peu trop au sérieux. Au contraire, la comédienne – bien que Maître ès arts – multipliera les épisodes d'auto-dérision (notamment que la première chose qu'elle a appris à l'université, c'est faire de bons PowerPoint!), partagera un extrait d'interview que Céline Dion a accordée à un média français dans lequel elle balance entre son accent québécois et des béquilles linguistiques typiquement parisiennes (comme rajouter «quoi !» à la fin des phrases, appeler des choses des trucs, etc...), des capsules linguistiques de Guy Bertrand, l'ayatollah de la langue de Radio-Canada qui finira par l'obséder (juste un ti-peu), des anecdotes personnelles de comédienne (notamment devoir se doubler elle-même dans une vidéo d'une pièce de son ami Simon Boulerice pour que les décideurs d'un festival en France puisse comprendre!), d'amie, de cousine, d'étudiante, de patiente en psychologie et de mère... qui se surprend à tenter de «normer» le français de ses filles et à s'en vouloir après!



C'est sur un Compostelle métaphorique que nous entraîne Klervi Thienpont avec *Détourner sa langue*. À l'instar de *J'aime Hydro* (que je cite souvent en exemple), ce spectacle solo qui joue à la conférence est bourré de réflexions étoffées, de poésie, de points et de contrepoints, de points de vues divergents qui se valent de part et d'autre... et d'autres qui font réagir solide, voire souvent rire! Klervi Thienpont a clairement sa façon de voir les choses, mais elle continue de questionner sa position, de revoir ses lieux communs, d'énoncer clairement ses opinions sans pour autant prétendre qu'elles sont immuables et béton.



Son spectacle est passionnant pour qui fait le même métier qu'elle mais pas que. Il est tout aussi intéressant et accessible pour quiconque s'intéresse aux questions linguistiques, à la culture, aux particularités du français dans le monde. Particulièrement quand on pense aux traductions/adaptations d'œuvres étrangères qui sont presque systématiquement traduites ici en français normatif alors que les Français vont traduire/adapter avec leur «accent», leurs mots et leur verlan! bien à eux (pote, meuf, de ouf, du coup) que nous nous sentons souvent obligés d'utiliser ici de peur (?) de ne pas être compris dans l'hexagone.



Souhaitons qu'après sa tournée avec le Conseil des Arts de Montréal, ce spectacle parcourra le Québec et éveillera les consciences partout. Pour ma part, je suis sorti de la salle de la Maison de la culture Marie-Uguay avec l'agréable impression d'avoir appris plein de choses, de m'être amusé et d'avoir le droit de poursuivre ma propre réflexion sur un sujet polarisant, passionnant... et politique, oui, nous le rappelle Klervi Thienpont.

Entrevue avec Klervi Thienpont

Canal M, Aux Quotidiens avec H el ene Denis, 11 avril 2024

<https://canalm.vuesetvoix.com/aux-quotidiens-avec-helene-denis-11-avril-2024/>

RADIO

Canal M

Accueil  missions Animateurs Thèmes La radio à propos Nous rejoindre

Accueil Politique de confidentialité émissions Politique d'utilisation Animateurs Accessibilité Plan d'accessibilité et rétroaction Thèmes La radio à propos Nous rejoindre



AUX QUOTIDIENS

Aux Quotidiens avec H el ene Denis, 11 avril 2024

11 AVRIL 2024
DURÉE 01:51:53 – 2 SEGMENTS

TELECHARGER PARTAGER

avec H el ene

H el ene Denis vous informe et commente l'actualité, en accordant une attention particulière à l'inclusion sociale.

Au programme aujourd'hui : On découvre le spectacle (*Détourner sa langue* sur l'insécurité linguistique et la décolonisation de la langue française au Québec en compagnie de l'autrice Klervi Thienpont.

Puis, Mélanie Minier, autrice et mère d'une fille autiste, parle de son roman jeunesse *Attends-moi, Tristan* qui aborde l'autisme à travers le personnage titre.

En chronique : Yvan Deslauriers présente Jessica Brodeur, l'autrice du livre *Le corps que j'ai maintenant*.

Et si avoir les pieds plats était ...normal? Monique Kirouac en discute.

Dominique Tremblay nous informe des plus récentes nouvelles du milieu parasportif : volleyball, basketball en fauteuil roulant, comité paralympique et plus encore.

Entrevue avec Klervi Thienpont

CKVL 100.1 FM, Dans mon univers, Julie Châtelain, 28 mars 2024

<https://www.mixcloud.com/CKVL/klervi-thienpont/>

RADIO



The screenshot shows a Mixcloud audio player interface. The main area has a red background. On the left, there is a play button icon and a waveform visualization. The title of the audio is "Entrevue avec la comédienne Klervi Thienpont - 28 mars 2024". Below the title, it says "17 · 2mo ago". On the right side of the player, there is a portrait of Klervi Thienpont, a woman with short brown hair, smiling. Below the waveform, there are icons for "Favorite", "Repost", "Share", "Add to", and "More". At the bottom of the player, there is a profile card for "Radio CKVL / 100,1 FM" with 287 followers and 9 following. A "FOLLOW" button is visible on the right side of the profile card.

Entrevue avec la comédienne Klervi Thienpont -
28 mars 2024

17 · 2mo ago

20:00

Favorite Repost Share Add to More

Radio CKVL / 100,1 FM
287 followers · following 9

FOLLOW

La maîtrise au théâtre

Salon .ll., Eric Deguire, octobre 2023

https://www.lindaleith.com/fr/pages/blog/SALON_FR_La_maitrise_au_thtre

BLOGUE


Twitter Facebook Instagram RSS

LINDA LEITH ÉDITIONS

EN [icônes] [icône] [icône]


Inscrivez-vous à l'infolettre!

Accueil / Qui sommes-nous? / Livres / Salon .ll. / FONT / Actualités



La maîtrise au théâtre

Eric Deguire
octobre 23



Quand il est question du chevauchement du travail intellectuel et du travail artistique, je repense presque toujours aux réflexions de François Ricard sur l'essai. Elles ont tendance à revenir dans la plupart de ses œuvres, mais aussi tôt que 1977, Ricard les évoque dans un article publié dans la revue *Études françaises* : « Autre caractéristique de l'essai : le langage, qui, de simple instrument qu'il est dans le texte scientifique ou idéologique, y devient le lieu même de la recherche. Le langage de l'essai, en effet, est autant, sinon plus, « performatif » qu'« informatif » ; le signifiant y fait plus que transmettre le signifié, il l'invente, le modèle, agit constamment sur lui. Et l'essai, en ce sens, appartient peut-être autant à l'ordre du poème qu'à celui du discours. »

Cette rencontre du texte scientifique et de l'art, des visées informatives et des visées performatives rappelle aussi la désignation de plus en plus commune qu'est la recherche-création. La forme et le fond s'entrecroisent pour ainsi toucher nos cœurs à l'aide d'idées rigoureusement défendues. C'est ce que Klervi Thienpont réussit avec brio dans le cadre de son monologue *(Dé)tourner sa langue*, livré à la Maison de la culture Janine-Sutto le 12 octobre dernier. La performance qu'on qualifie de conférence, mais aussi de bricolage-montage ludique et indiscipliné sera présentée à nouveau au printemps 2024 à l'Entrepôt, maison de la culture de Lachine.

(Dé)tourner sa langue a été conçu en septembre 2020 alors que Klervi Thienpont se consacrait à sa maîtrise en théâtre à l'UQÀM. L'année d'après, le volet plus académique du projet arrive à terme. Klervi Thienpont complète son mémoire : *(Re)penser la langue théâtrale sur les scènes québécoises : s'incarner pour mieux se dire*.

On peut parler d'une maîtrise en théâtre, mais on peut certainement aussi parler d'une maîtrise au théâtre. Avec humour, sensibilité et fougue, Klervi Thienpont livre un monologue de plus d'une heure. Elle fait appel à sa riche expérience de comédienne pour interpréter de nombreux rôles. Par moment, elle crée des dialogues entre personnages. Elle évoque son enfance, sa vie de mère. Elle nous plonge dans des mises en scène avec les membres de sa famille ou bien dans le cadre d'une soirée au karaoké. Elle se sert d'accessoires, le tout accompagné d'une présentation PowerPoint, parce que la conférence universitaire n'est jamais bien loin. Klervi Thienpont a le don de nous faire rire tout en citant des linguistes.

Elle nous révèle certains faits biographiques qu'on peut aussi lire dans son mémoire. On baigne un peu plus dans son intimité : « J'ai grandi dans un petit village des Bois-Francis sur une ferme de moutons. Dans l'esprit du retour à la terre, on a été élevé sans télévision, dans une maison où on mangeait du pain maison, du caroube et tout le tralala. Mon frère et moi, on n'était pas baptisé, notre mère venait de Belgique et on portait des prénoms bretons. 2 balles, une prise. Heureusement, on était quelques *étrangers* dans le village, mais très peu. »

La force motrice derrière le monologue et le mémoire de Klervi Thienpont est notre rapport à la langue française, mais surtout à ses accents et à ses intonations. Elle nous montre aussi comment des choses qu'on peut considérer comme étant techniques ou anodines telles que la prononciation, l'articulation ou le choix de mots peuvent être source de hiérarchisation politique ou d'exclusion sociale. Elle réfléchit à la langue française qu'on utilise au théâtre. On parle de français international, standard, neutre et normatif, mais qu'en est-il du français qui est parlé par les francophones, et surtout par les Québécois? Si *Les Belles-sœurs* de Michel Tremblay a représenté une transgression nécessaire en 1965, comédiennes et comédiens, sans oublier les voix radio-canadiennes, doivent encore désapprendre le français qu'ils ont toujours parlé au profit d'un français international qui se prétend universel. Klervi Thienpont ne se campe pas dans une perspective de dénonciation ouverte. Elle présente la réalité telle qu'elle la constate. Les membres du public, qui ont déjà des rapports variés à la langue française et à sa situation politique, peuvent ainsi poursuivre leurs réflexions sur un des sujets les plus fondamentaux de la société québécoise.

Si *(Dé)tourner sa langue* permet au public de créer une connexion avec Klervi Thienpont, ses angoisses et ses incertitudes, on peut aussi garnir notre bagage intellectuel comme lorsqu'elle aborde l'affrication des consonnes, un phénomène qui existe dans de nombreuses langues, alors que les locuteurs modifient le son de certaines consonnes devant certaines voyelles en y insérant un frottement. L'Office québécois de la langue française explique ce phénomène de manière objective : « Dans le français parlé au Québec, les consonnes [t] et [d] sont généralement affriquées devant les voyelles [i] et [y] et sont prononcées [tʃ] et [dʃ], alors que devant les autres voyelles et les consonnes, elles sont normalement prononcées [t] et [d]. »

La quasi-totalité des locuteurs du Québec sont probablement inconscients de cette tendance orale. Elle est presque imperceptible avant qu'on nous explique qu'elle existe et elle n'a aucun effet sur les idées qu'on essaie de communiquer. Mais lorsqu'on reproche à quelqu'un l'affrication des consonnes [t] et [d], comme si son français était d'un niveau inférieur, on lui fait vivre une insécurité linguistique.

L'insécurité linguistique des Québécois émerge souvent en raison de la position d'infériorité – ne serait-ce que numérique – par rapport à l'anglais. Mais chez les locuteurs français, il existe une variété d'insécurité qui peuvent prendre forme lorsqu'un accent ou un choix de mots en dit long. Enfant, Klervi Thienpont aurait employé le terme ramassette (apparis de sa mère belge), plutôt que porte-pousière. Les Québécois – pure laine, de souche ou d'origine canadienne-française, choisissez le terme qui vous convient le mieux – ont vite souligné sa différence. Le sentiment d'exclusion ne peut que suivre.

J'oserais dire que je partage avec Klervi Thienpont le sentiment de me sentir québécois à 99%, même si je ne sais pas si elle serait d'accord avec cette désignation. Si elle a connu des succès dans le monde culturel au Québec, comme comédienne dans des téléseries, des films et surtout dans l'univers du théâtre, elle continue à ressentir sa différence lorsqu'on lui demande de jouer le rôle d'une Française dans une téléserie québécoise.

Je suis né d'une mère libanaise et grecque, parlairement trilingue (arabe, anglais, français) et enseignante de français au Québec et d'un père d'origine canadienne-française (parfaitement bilingue). J'ai grandi dans un monde très anglophone, même si mon éducation formelle s'est toujours faite en français. Depuis une dizaine d'années, j'enseigne le français à la formation générale des adultes. Mais encore, mes tournures de phrase (il y en a peut-être dans ce texte) ou mon intonation à l'oral vont parfois révéler ma différence. Contrairement à Klervi Thienpont, je peux au moins me cacher derrière mon nom.

(Dé)tourner sa langue n'offre pas de solutions explicites, mais propose une mise en commun à l'aide de nombreuses réflexions et de prises de conscience, alors que Klervi Thienpont nous informe autant qu'elle performe. Il faut demeurer conscient de l'état de la langue française au Québec par rapport à l'anglais, par rapport à elle-même et par rapport à toutes les autres langues (dont les langues autochtones qui se retrouvent dans une position d'insécurité nettement plus marquée). Il est important de demeurer sensible aux nouveaux apprenants et à toute personne qui parlerait un français qu'on peut qualifier de différent. On peut donc utiliser le français pour poursuivre ces échanges et maintenir une communication libre et fluide au sujet de la langue commune, dans le but d'enrichir nos vies et de permettre un accès à toutes les autres sphères de l'expérience humaine dont la langue demeure un aspect fondamental.

[Photo: © Jean-Jacques Huot, Théâtre aux Écuries, 2021]

Enseigner la diction au-delà des chemises de l'archiduchesse

PRESSE

Le Devoir, André Lavoie, 18 avril 2023

<https://www.ledevoir.com/culture/theatre/789254/serie-les-metiers-de-l-ombre-au-dela-des-chemises-de-l-archiduchesse>



Enseigner la diction au-delà des chemises de l'archiduchesse

[Accueil] / [Culture] / [Théâtre]



Annik MH de Carufel Le Devoir Maude Bouchard est professeure de diction et de voix au collège Lionel-Groulx ainsi qu'au Conservatoire d'art dramatique de Montréal.

André Lavoie
Collaborateur

Publié le 18 avr. 2023
Théâtre

Ils passent inaperçus, ou presque. Ils sont pourtant des acteurs essentiels du milieu culturel. *Le Devoir* propose une [série de portraits de métiers de l'ombre](#), à travers les confidences de professionnels qui les pratiquent ou les ont déjà pratiqués. Aujourd'hui : les professeurs de diction et de pose de voix.

Dans *Jésus de Montréal* (1989), de Denys Arcand, deux grandes actrices françaises, Marie-Christine Barrault et Judith Magre, égratignent leur image le temps d'une scène hilarante dans un studio de doublage où les films pornographiques défilent à la chaîne. Avant la séance d'enregistrement, elles déplorent la piètre qualité d'une production du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. « Ces acteurs, on ne comprend pas un mot de ce qu'ils disent, ils n'ont aucune diction », se lamente la première. « Que veux-tu, de nos jours, ils font de l'improvisation », rétorque la seconde en guise d'explication, avant de simuler vous savez quoi.

Dans une salle à l'acoustique déficiente, lors d'un enregistrement vocal en studio où le temps presse, au milieu du tourbillon d'une mise en scène exigeante sur le plan physique, la voix de l'acteur se trouve parfois malmenée. Elle est pourtant essentielle pour se faire comprendre, communiquer une quantité importante d'informations, et transmettre toute une gamme d'émotions. Contrairement à ce que certains pourraient croire, nous ne sommes plus dans le registre de l'inné ou de l'acquis, ou alors de l'indéfinissable « talent naturel ». De la même façon qu'un acteur doit apprendre à occuper la scène avec son corps, il doit savoir occuper l'espace avec sa voix – peu importe que le lieu soit grand ou petit, feutré ou démesuré. Et ce, sans briser ses cordes vocales ou chercher sans cesse son souffle.

« L'objectif de la diction, c'est d'être entendu et compris, mais en lien avec le personnage. Les concours d'agilité articulaire ne m'intéressent pas », affirme Maude Bouchard, professeure de diction et de voix au collège Lionel-Groulx ainsi qu'au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Pour cette comédienne qui s'est vite prise d'une grande passion « pour le micro et la voix », de même que pour l'enseignement, ses cours sont autant d'occasions pour ses étudiants de se constituer « un grand coffre à outils », et ainsi « élargir leur palette ».

Devant eux, elle n'arrive jamais les mains vides, ayant synthétisé sa méthode dans un outil pédagogique, *Bouchard voix et diction*, renfermant bien sûr des exercices vocaux, mais aussi des enseignements sur les sons du français normatif dans un contexte de doublage (« Ce ne sont pas des phonèmes semblables à ceux avec lesquels on se parle en ce moment »). Celle qui rêvait d'être orthophoniste pendant son baccalauréat en sciences du langage, avant de retourner sur les bancs d'école en théâtre, a vite suivi les traces de ses maîtres (Marie-Lise Héту, François Grisé, Catherine Bégin), tout en insistant sur l'importance « de valoriser les différentes façons de parler ».

Plus qu'une voix

« On ne dit plus vraiment diction, mais élocution théâtrale », précise Pascal Belleau, acteur formé au Conservatoire d'art dramatique de Montréal au début des années 1980, professeur à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM. Lui aussi s'inscrit dans la continuité des figures importantes qui l'ont formé, dont Monique Lepage, et surtout Huguette Uguay, de qui il a beaucoup appris pendant de nombreuses années. Ce qui ne l'a pas empêché, selon sa propre expression, « de donner les cours qu'il aurait rêvé avoir » du temps de sa formation.

« À mon époque, au Conservatoire, tout était compartimenté : la voix, la phonétique, la lecture et l'interprétation, se souvient celui qui enseigne également au cégep de Saint-Laurent. Quand j'ai commencé à l'UQAM, dans mes cours de jeu classique, les étudiants n'articulaient pas. J'ai fait en sorte que tout soit intégré, de la voix à l'ancrage en passant par l'élargissement corporel. » Selon Pascal Belleau, les acteurs doivent être des athlètes de l'émotion, mais aussi des athlètes physiques... tout en faisant en sorte que l'effort ne soit pas perceptible. « Il existe toutes sortes de techniques et de mécanismes, aussi bien pour projeter que pour pleurer. Mais le véritable défi pour les futurs acteurs n'est pas nécessairement dans les écoles de théâtre, qui sont toutes bonnes, mais à la sortie. Imaginez un pianiste qui veut jouer Rachmaninov et ne pratique pas son doigté pendant six mois : oubliez ça... »

Ce principe de la routine vocale et de la formation continue, Nathalie Naubert y adhère complètement. Comédienne qui figure parmi les premières diplômées du Conservatoire d'art dramatique de Montréal après sa fondation dans les années 1950, ancienne élève d'Yvonne Audet et de Huguette Uguay (« Elles m'ont fait découvrir un monde nouveau, fascinant, celui du théâtre »), elle a aussi transmis son amour du jeu au même Conservatoire, et ce, pendant de nombreuses années.

« L'objectif de la diction, c'est d'être entendu et compris, mais en lien avec le personnage. Les concours d'agilité articulatoire ne m'intéressent pas.

– Maude Bouchard

« Comme dans tout art, il faut maîtriser la technique », souligne celle à l'imposante feuille de route théâtrale, et qui a croisé à l'occasion quelques étudiants ne voulant pas y mettre tous les efforts. Elle aussi compare l'acteur au musicien, et déplore que l'on puisse encore croire « que parce qu'on peut parler, on peut jouer ». Selon Nathalie Naubert, le rapport des acteurs à la voix, et plus globalement au jeu, « dépend de leur idéal ». Une voix mal placée, une élocution relâchée, « tout cela limite leurs moyens d'expression ».

Faut-il parler ou « perler » ?

Plusieurs assimilent une bonne diction à une adhésion sans faille à ce que certains appellent le français international, ou alors l'accent parisien. Un modèle de français normatif qui témoigne, pour Klervi Thienpont, d'une évidente « insécurité linguistique ». L'actrice sait de quoi elle parle, ayant récemment signé un mémoire de maîtrise intitulé (*Re*) *penser la langue théâtrale sur les scènes québécoises. S'incarner pour mieux se dire*, déposé à l'UQAM en septembre 2021.

« À une lointaine époque, on souhaitait casser l'accent québécois, car on le jugeait inadéquat, rappelle celle qui joue en ce moment en tournée dans *Le bain*, de Jasmine Dubé. Notre accent est aussi valable que tous les autres, et je crois que les plus jeunes générations d'acteurs ne se contenteront plus de prendre un classique traduit en France, et de s'arranger avec ça. » Klervi Thienpont considère que devant un texte étranger qui n'a pas été traduit au Québec, tous les artisans d'un spectacle doivent se poser des questions sur la façon de s'exprimer sur les planches. « Certains vont vers le français de France, d'autres restent eux-mêmes... et ça heurte parfois nos oreilles ! »

Elle ne cache pas son admiration pour la démarche pédagogique de Maude Bouchard, qu'elle qualifie de « décomplexée », s'éloignant de ce fameux « français international qui, de toute façon, n'existe pas ». Si les plus jeunes générations d'acteurs s'étonnent parfois que leurs aînés ne se départissent jamais de ce que d'autres surnommaient aussi le « français radio-canadien », il y a des raisons historiques à cela, souligne Pascal Belleau. « Comme il n'y avait pas d'écoles de théâtre au Québec, plusieurs allaient étudier en France. C'était avant l'arrivée des *Belles-Sœurs* [de Michel Tremblay], et de l'émergence de l'identité québécoise. »

« Lorsqu'ils arrivent dans leur premier cours de diction, les élèves croient qu'il faut bien parler, affirme Maude Bouchard. Leur manière de s'exprimer fait partie de leur identité, et il ne faut pas toucher à cela. Par contre, chaque œuvre possède ses défis : celui de la diction, de l'articulation, ou de la prosodie quand il faut dire des phrases interminables. Nous formons en quelque sorte des virtuoses qui doivent penser à tout cela en même temps, et en donnant l'impression que c'est facile. »

10 | DIALOGUE JEU 182

Un désir d'émanciper la parole

Élise Fiola

Les scènes québécoises sont les hôtes d'un parler qui se transforme au fil des réflexions. Accentuée, pointue, relâchée, la langue est au théâtre ce que le marteau est au forgeron : un outil crucial. Elle façonne la parole et teinte son expression.



(Dé)tourner sa langue, conférence performative de Klervi Thienpont présentée au Théâtre Aux Écuries lors du festival du Jamais Lu hors-série en juin 2021. © Jean-Jacques Huot



La question du langage parlé au théâtre est portée par différents metteurs et metteuses en scène qui tendent vers une «langue décomplexée», pointe la comédienne Klervi Thienpont. «Au Québec, la langue, c'est politique, et ce qu'on fait sur scène, ça parle de nous...», estime celle qui a exploré les moindres détails de ce sujet à la fois intime et collectif lors d'une maîtrise à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM de 2017 à 2020.

Comme tout élément théâtral, l'accent sur scène devient un choix artistique porteur de sens et d'objectifs. Que l'on décide d'employer un français international, un québécois soutenu, du joul, ou toute autre variation de la langue se situant dans ce spectre, cette décision a un impact sur l'interprétation de la pièce, sur son rendu et sur sa réception. Le directeur artistique du Théâtre Denise-Pelletier (TDP), Claude Poissant, doit se positionner à chaque spectacle, en accord avec le metteur ou la metteuse en scène, pour proposer un parler qui s'incarne à l'oreille et dans le corps.

Pour lui, il faut lire et comprendre la langue des auteur-es afin que puissent naître des questionnements relatifs à la création: «Comment souhaite-t-on l'offrir? Comment

désire-t-on l'entendre?» Ce sont des questions qui reviennent à chaque production au moment de sa conceptualisation. «À partir du moment où on fait le choix de dire un mot d'une certaine manière, tout notre corps s'agit. La langue, c'est le déclencheur du corps sur la scène. Elle marque, trace et choisit où l'on va aller», détaille le metteur en scène. Déjà, en 2017, ce sont ces réflexions qui l'ont poussé à présenter une lecture «québécoise» de *L'Avare* de Molière au TDP. Une pièce qui, pour un instant, en a sorti plusieurs de leur zone de confort.

Les résistances que certain-es ont pu avoir n'ont pourtant aucunement embarrassé le créateur, qui soutient que l'expérience que peut en retirer le spectateur et la spectatrice fait aussi partie de la proposition. Cinq ans plus tard, celui qui aime dire aux acteurs et actrices qu'il guide «garde ta mâchoire» privilégie l'accent inné à celui que l'on impose dans l'interprétation. Les accents sur les scènes contemporaines incarnent pour lui une véritable richesse: «Il y a quelque chose d'abondant, encore plus maintenant, dont il faut se nourrir.»

Les enjeux de représentativité en termes de diversité visible sont effectivement au cœur de la sensibilisation actuelle. Toutefois, Klervi Thienpont remarque qu'on

ne peut pas en dire autant en ce qui concerne la diversité audible, bien que certain-es cherchent à démocratiser l'usage des accents sur scène. «Chaque variation linguistique, chaque accent est porteur d'une histoire», défend l'actrice. Le parler peut témoigner de plusieurs choses, comme des différentes couches sociales, et permettre à la fois d'«afficher une identité propre». «Le français international, ça n'existe pas; c'est une fausse norme: personne ne parle comme cela», affirme-t-elle.

DES RACINES AUTRES

«J'ai l'impression qu'on a voulu aplatir notre langue sous prétexte que sur scène "on comprend mieux quand c'est français", entendre ici un français nivelé, dont la référence est une France rabotée de ses régionalismes et qui elle-même a tant changé», explique Claude Poissant, qui ne se sent pas interpellé par ce niveau de langue châtié qu'il qualifie de «complètement dépassé».

Klervi Thienpont, qui explore ces méandres et leurs impacts à travers sa conférence performative (*Dé)tourner sa langue*, estime qu'il est important de considérer l'histoire québécoise, qui nous a laissés l'insécurité linguistique en héritage «pour soi-même et collectivement», et de se repositionner.



L'Avare de Molière, mis en scène par Claude Poissant, assisté d'Alain Roy, scénographie de Simon Guilbault, musique de Laurier Rajotte, costumes de Linda Brunelle, lumières d'Alexandre Pilon-Guay, maquillages de Florence Cornet, accessoires de Julie Measroch, conseil dramaturgique de Jean-Simon Traversy (Théâtre Denise-Pelletier), présenté au TDP en mars et en avril 2017. Sur la photo : Gabriel Szabo et Sylvie Drapeau. © Gunther Gampfer

Ce qu'on appelle au Québec le français normatif ou international tend vers un français prononcé comme à Paris. « Je sens qu'au Québec, tranquillement, on tend à s'affranchir d'une norme extérieure à nous [...]. Quelque part, c'est comme s'il y a quelque chose qui s'est déposé, détendu, qu'on a assumé », réfléchit-elle. À la lumière de notre histoire, l'interprète observe que la question de la langue a toujours été un enjeu et qu'au théâtre, elle ne fait pas exception.

Issue d'un paradigme de hiérarchisations des parlers ou des accents, l'insécurité linguistique, ce phénomène duquel émerge un sentiment que la variété langagière ou l'usage qu'on en fait n'est pas légitime, a longtemps restreint les choix artistiques. « On a beaucoup raillé notre manière de dire le français, juge Claude Poissant. À une autre époque, pas si lointaine, nos accents et tout ce qui nous appartenait, incluant la façon dont on bougeait..., il était, en culture, bien raisonnable de balayer ça sous le tapis.

Comme quelque chose d'un peu honteux. » Tout cela au profit d'un français normatif qu'il perçoit comme « un pont à la fois réel et factice avec la mère patrie », qui n'est plus utile aujourd'hui : « Depuis le nouveau millénaire, les choix à faire se sont multipliés, une réflexion s'est imposée et a mené à une vision où le français parlé sur nos scènes est diversifié, moins distant. »

SERVIR LA NEUTRALITÉ

Ce français qui s'adressait jadis à la haute bourgeoisie présentait une langue épurée, ensuite privilégiée par les médias, par souci d'être clairs et bien compris de toute la population. Cependant, comme le mentionne Klervi Thienpont : « Est-ce qu'on se comprend, là, quand on parle avec notre accent ? » La réponse devient alors évidente : le normatif ne vient pas pallier un manque de clarté sur les scènes. « Ceux et celles qui l'utilisent cherchent souvent un territoire neutre pour l'imaginaire [...] ou, même,

ils et elles aiment cette distance poétique que ce français-là peut produire », note la chercheuse, tout en précisant que l'accent québécois n'est pas plus dénué de poésie qu'un autre.

Selon elle, malgré ses airs d'universalité, le français dit international rappelle ses origines : « Pour moi, cette norme n'est pas si neutre, car elle est basée sur quelque chose d'extérieur à nous. Ça reste encore une norme qui fait référence à la France. » Cela dit, elle trouve intéressant d'explorer cette « zone » qui permet au public « de s'asseoir, de regarder un spectacle et d'oublier les accents pour entrer dans la langue de l'auteur-e, dans l'univers de la pièce. Si l'on veut tendre vers une certaine "neutralité", à mon avis, il faut redéfinir une norme qui nous ressemble davantage. » Elle croit néanmoins que, si le public diversifie ses habitudes d'écoute, la langue ne devrait pas être un frein à l'imaginaire : « C'est une convention [qui veut que le français normatif incarne la neutralité], mais celle-ci pourrait



L'Avare de Molière, mis en scène par Claude Poissant, assisté d'Allain Roy, scénographie de Simon Guilbault, musique de Laurier Rajotte, costumes de Linda Brunelle, lumières d'Alexandre Pilon-Guay, maquillages de Florence Cornet, accessoires de Julie Measroch, conseil dramaturgique de Jean-Simon Traversy (Théâtre Denise-Pelletier), présenté au TDP en mars et en avril 2017. Sur la photo : Jean-François Casabonne, Laetitia Isambert et Simon Beaulé-Bulman. ©Gunther Gamper

s'établir sur n'importe quel pacte avec les spectateurs et les spectatrices.»

C'est ce que prône aussi Claude Poissant, qui préfère une langue «incarnée» à «des spectacles avec un français sans éraflure, qui se rapproche du peu crédible et dont la flamme n'est pas réelle». Il est d'avis qu'à très court terme le public s'habitue à la diversité audible et sera moins déstabilisé s'il y est confronté.

Dans cette optique, le TDP a présenté, au printemps dernier, *Quatre filles*. Mise en scène par Louis-Karl Tremblay, cette pièce adaptée d'un roman d'époque, américain de surcroît, donc nécessitant une traduction, inclut une partie narrative et une autre dialoguée. De plus, l'œuvre est jouée par des interprètes originaires de différentes régions du Québec, qui ont ainsi leurs propres couleurs et accents. «Une riche réflexion s'est alors imposée. Dans la vie comme sur la scène, on va pouvoir accepter que toutes

ces variations, qui se pliaient autrefois à une norme, soient maintenant la norme», espère le directeur artistique.

RENVERSER LA NORME

Klervi Thienpont soutient, par conséquent, qu'il faut que cela découle d'un choix artistique, qui doit être réfléchi en fonction de ce que les artistes souhaitent dégager de l'œuvre. «Ça demande une réappropriation des choix, indique-t-elle, il s'agit de ne tenir rien pour acquis, de ne pas faire les choses par habitude, par automatisme.» Cela se révélerait aussi vrai, selon elle, pour les interprètes qui ont été formés dans les écoles: «C'est comme si, tout d'un coup, on doit apprendre à se reconnecter à notre propre langue parce qu'on a des réflexes qui sont souvent très automatiques vers un français normatif.»

Ainsi, les deux artistes croient nécessaire de renverser la norme imprégnée dans la

conscience collective pour décloisonner les imaginaires, libérer la parole et offrir un théâtre riche et accessible. Motivé par cette quête, Claude Poissant voit la langue comme un large sujet qui, à partir du moment où l'on accepte ce qu'il implique, fait naître des «questions étonnantes et infinies» qui surgissent et guident le processus créatif. «Restons à l'écoute du temps qui passe, lance-t-il, plongeons dans nos réflexions, nos valeurs, et gardons à l'esprit que, des fois, il faut provoquer pour qu'il se passe quelque chose. Car ça aussi, ça fait partie de notre choix de faire du théâtre.»•